

Des jeunes Franco-Maghrébines entre famille et société française

Dorothee Fritz-Ababneh *

RÉSUMÉ

Le présent article analyse cinq romans de jeunes auteures franco-maghrébines publiés entre 1987 et 2006 : *Journal "Nationalité: immigré (e)"* (1987) de Sakinna Boukhedenna, *Beur's Story* (1990) de Ferrudja Kessas, *Ils disent que que je suis une beurette* (1993) de Soraya Nini, *Des poupées et des anges* (2004) de Nora Hamdi et *Pieds-blancs* (2006) de Houda Rouane. L'analyse porte sur les problèmes identitaires des jeunes femmes protagonistes tiraillées entre leur famille d'origine maghrébine et la société française. Les différents romans présentent des situations très différentes : des jeunes filles encore très dépendantes de la famille traditionnelle, d'autres libérées de leur famille, mais ne trouvant leurs racines ni dans la société française ni dans la culture arabe, d'autres ayant une véritable identité hybride : aussi ancrées dans leur culture d'origine que dans la société républicaine française.

Mots-clés: Roman franco-maghrébin féminin, beurette, Sakinna Boukhedenna, Ferrudja Kessas, Soraya Nini, Nora Hamdi, Houda Rouane.

Introduction

La critique est d'accord pour dater le début de la littérature "beur" en 1983 avec la parution de *Le thé au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef. Depuis, une énorme quantité d'ouvrages et de littérature critique sur ce nouveau genre a paru. Il y a eu surtout une grande discussion sur la question comment nommer cette littérature : littérature beur(e)/beurette, immigrée, migrante, de l'immigration, issue de l'immigration, de la banlieue, des quartiers, francophone, franco-maghrébine, littérature-monde, littérature mineure, émergente (entre autres : Delbart, 2010 ; Olsson, 2011 ; Redouane, 2014).

Beaucoup d'auteurs divisent la littérature beur en plusieurs périodes : Laronde, par exemple, parle de la littérature beur des années 80 et de la littérature arabo-française des années 90 et 2000 (Laronde (2008), 33, d'après Olsson (2011), 23), Alec Hargreaves et Serena Cello font la différence entre la littérature beur des années 80 et la littérature de banlieue à partir des années 90 (Hargreaves, 2014, cité d'après Amellal, 2014 ; Cello 2011).

D'autres discussions sont menées sur la question de comment définir un "beur" : doit-il être né en France par exemple ? Najib Redouane (2014) définit beurs "de parents nord-africains, nés sur le territoire français ou arrivés en bas âge pour s'y installer, entièrement scolarisés en France et naturalisés français" (12). Mielusel (2013) inclut aussi dans la définition "*les enfants des immigrés maghrébins qui sont venus en France avec le regroupement familial*" (60). Siobhan Mcilvanney (2002) définit "beur" dans son sens strict "*as the offspring of North-African immigrants (...) born in France*" (130s)

Il n'est pas dans notre intention d'ajouter de nouveaux arguments à ces discussions. En tenant compte des susceptibilités concernant les termes "beur" et surtout "beurettes" (Voir par exemple la discussion sur la récusation du terme "beur" chez Ríos Martínez (2015) qui cite entre autres Begag, Laronde, Bonn et Madarhri-Alaoui (105ss). Nacira Guénif-Souilamas (2006) limite le terme "beurette" à la jeune Franco-Arabe "intégrée" en excluant la Franco-Arabe voilée. (31). Voir aussi Redouane (2014), 21s, et Ledoux-Beaugrand, 54ss), nous optons pour la dénomination

* Department of French, The University of Jordan.

Received on 8/3/2019 and Accepted for Publication on 9/9/2019.

"Franco-Maghrébin". Comme nous nous intéressons à la production féminine dans la littérature franco-maghrébine et en tenant compte des différents arguments de nos prédécesseurs, nous avons décidé de délimiter notre corpus d'après les critères suivants :

Nous avons limité notre choix à des auteures d'origine maghrébine

- a) qui sont nées en France,
- b) qui sont nées de deux parents maghrébins,
- et c) nous avons limité notre choix aux premiers ouvrages des auteures respectives.

Nous nous sommes limités à un corpus de cinq romans plus ou moins autobiographiques racontant la vie quotidienne de leurs jeunes narratrices ou protagonistes franco-maghrébines :

- Sakinna Boukhedenna : *Journal "Nationalité : immigré(e)"*, 1987
- Ferrudja Kessas : *Beur's Story*, 1990
- Soraya Nini : *Ils disent que je suis une beurette*, 1993
- Nora Hamdi : *Des poupées et des anges*, 2004
- Houda Rouane : *Pieds-blancs*, 2006

Ce qui nous intéresse surtout dans ces romans c'est le tiraillement des protagonistes entre leurs différentes identités. Cette thématique est plus prononcée chez les auteurs féminins étant donné que les personnages féminins des familles franco-maghrébines sont plus dépendants des règles de la famille que les personnages masculins.

Le milieu familial dans les romans

Nous parlons ici seulement du milieu social dans les romans. Nous ne voulons pas dire que ce milieu correspond à la situation de la majorité des familles franco-maghrébines actuelles en France.

Toutes les protagonistes sont nées en France de parents eux-mêmes immigrés (d'Algérie ou du Maroc). La famille de *Des poupées et des anges* (2004) pourrait même être de troisième génération (« ... elle est depuis deux générations en France ... », 160).

Les jeunes femmes vivent toutes dans des cités en région parisienne ou ailleurs en France. Plusieurs familles ont vécu avant dans de vrais bidonvilles, la cité est donc une amélioration par rapport à leurs conditions de vie antérieures (*Des poupées et des anges*, 2004, *Journal Nationalité : immigré(e)*, 1987, *Pieds-blancs*, 2006). Les pères sont tous d'un milieu ouvrier, la majorité des mères sont femmes au foyer, quelques-unes travaillent. Dans une grande partie des romans, les deux parents ou seulement la mère sont analphabètes. Plusieurs romans thématisent que les filles doivent aider leurs parents à remplir des papiers administratifs et/ou qu'elles accompagnent leurs mères dans des démarches administratives et leur servent d'interprètes. La mère de Norah Rabhan dans *Pieds-blancs* (2006) constitue une exception : elle a passé le baccalauréat dans une école française au Maroc avant d'immigrer en France. La mère dans *Des poupées et des anges* (2004) n'est pas analphabète non plus : elle remplit elle-même des papiers administratifs ; un signe de plus qu'elle est peut-être elle-même immigrée de deuxième génération. De la mère de *Journal Nationalité : immigré(e)* (1987) on apprend qu'elle sait écrire en arabe.

Une très grande partie des pères ne travaille plus à la suite d'une maladie - le père de *Ils disent que je suis une beurette* (1993) souffre de la tuberculose - ou à la suite d'un accident de travail (*Beur's Story*, 1990, et *Des poupées et des anges*, 2004). Cela nous paraît un phénomène intéressant : cette incapacité du père semble être un symbole de la perte de l'autorité paternelle due à l'immigration. Mais ces pères impuissants ne libèrent pas les filles de l'oppression familiale : les grands frères prennent la place du père (*Beur's Story*, 1990 ; *Ils disent que je suis une beurette*, 1993).

Deux sur les cinq protagonistes vont dans un LEP (Lycée d'enseignement professionnel) ou CET (Collège d'enseignement technique), comme il s'appelait avant, et préparent un CAP (certificat d'aptitude professionnelle) (*Journal Nationalité : immigré(e)*, 1987 ; *Ils disent que je suis une beurette*, 1993). Deux vont au lycée et préparent le baccalauréat (*Beur's Story*, 1990 ; *Des poupées et des anges*, 2004) et l'une – plus âgée que les autres – a fait des études universitaires (*Pieds-blancs*, 2006). Pratiquement tous les romans mentionnent que les filles ont plus de succès à l'école

que leurs frères. Trois sur les cinq protagonistes maîtrisent l'arabe (ou le kabyle), même si c'est de façon limitée; deux ne le parlent pas du tout (*Journal Nationalité : immigré(e)*, 1987 ; *Des poupées et des anges*, 2004). Deux des romans thématisent un voyage dans le pays d'origine : *Journal Nationalité : immigré(e)* (1987) et *Pieds-blancs* (2006). Dans *Beur's Story* (1990) et *Ils disent que je suis une beurette* (1993), on ne parle pas du tout de voyages au pays d'origine, mais la famille reçoit de longues visites de tantes ou d'oncles du Maghreb. Seule la famille de *Des poupées et des anges* (2004) ne semble avoir aucun lien avec la famille d'origine, ce qui est dû en partie au fait que la mère a rompu tout contact avec sa famille après que son frère et son mari l'ont battue ensemble en lui brisant le crâne "pour lui donner une leçon" (*Des poupées et des anges*, 2004, 31).

Ferrudja Kessas : *Beur's story* (1990)

Si nous commençons par l'analyse du roman *Beur's Story* (1990) de Ferrudja Kessas, bien que ce ne soit pas le premier roman paru dans notre corpus, c'est parce que la situation familiale de la protagoniste est la plus difficile dans le sens où les restrictions imposées par sa famille l'empêchent de s'intégrer dans la société française, et aussi parce que la protagoniste elle-même y défend très clairement les valeurs traditionnelles de la société maghrébine.

Dans sa dédicace, le roman explicite son intention de vouloir décrire la réalité des familles franco-maghrébines du point de vue féminin : « *Je dédie cette histoire à mes sœurs maghrébines pour que nous cessions d'être cette entité négligeable qui hante l'arrière-plan des romans de nos jeunes écrivains maghrébins*[1]. » (Kessas, 1990, 7)

Le roman est écrit du point de vue de la jeune lycéenne Malika, 18 ans. Elle a deux frères aînés, une sœur de 15 ans, Fatima, et trois frères cadets. Le frère aîné Mohammed, 28 ans, nourrit quasiment toute la famille depuis l'accident de travail du père, et c'est lui qui commande. Malika s'entend bien avec son deuxième frère Abdel, qui est plus libéral. Son frère adolescent, Slimane, ennuie beaucoup ses sœurs, et elle adore ses petits frères jumeaux. Les filles vont au lycée – ce sont leurs frères aînés qui ont imposé cela – mais leur mère, elle-même analphabète, y est entièrement opposée ; d'après elle, la place de la fille est à la maison. Les filles mènent une vie totalement restreinte, doivent rentrer à la maison immédiatement après l'école, n'ont pas d'argent de poche, aident leur mère à faire le ménage, doivent servir leurs frères, sont constamment sous surveillance et sont battues au moindre comportement déviant.

Elles ne sont pas intégrées dans la société scolaire française. On ne les invite pas aux boums organisées par les filles de l'école (auxquelles elles n'auraient de toute façon pas le droit d'aller). Les autres filles cherchent contact avec elles seulement quand elles ont besoin de leur aide. Malika et Fatima ont des problèmes avec les professeurs parce que leurs tâches familiales ne leur permettent pas toujours de faire leurs devoirs. Elles ne se sentent entièrement à l'aise qu'avec les autres filles franco-maghrébines.

Malika analyse de façon tout à fait lucide la situation, par exemple en ce qui concerne la relation entre frères et sœurs et le pouvoir que les frères ont sur les membres féminins de la famille :

Depuis leur jeune âge, ils avaient été séparés par un mur invisible que les parents plus que les traditions ou la religion avaient dressé entre eux. Alors qu'elles étaient enfermées et soumises, leurs frères jouissaient d'une totale indépendance. Ils avaient tous les droits, même celui de vie ou de mort sur la gent féminine de la famille. (Kessas, 1990, 56)

En ce qui concerne la notion d'honneur de la société traditionnelle maghrébine

Elle tenta d'expliquer mentalement, comment dès la naissance, on mettait le flambeau de l'honneur familial entre les mains minuscules de la petite fille. (...) Les fillettes devaient aussi profondément le mériter en se soumettant à l'autorité paternelle, et aussi fraternelle, devenant les humbles servantes de ces souverains sans titre ni couronne. Et telles les vestales romaines, elles étaient durement punies si le feu du flambeau venait à mourir. (Kessas, 1990, 221)

Mais malgré sa lucidité elle ne remet pas du tout en question les valeurs traditionnelles et défend sa famille contre qui que ce soit :

Et comment en vouloir aux parents pensait Malika, c'était là leur coutume, qu'ils ne cherchaient pas à contrarier. Ils

s'étaient déjà fait violence en acceptant de venir en France, sacrifiant famille, amis, habitudes. (...). Ils se sentent agressés par ce monde qu'ils réprouvent mais qu'ils sont obligés d'accepter. Ils savent bien sûr, que le danger ne les atteindra pas eux, mais leurs enfants, sensibles et attirés par ce monde si généreux en fruits défendus ; déjà leurs fils en qui ils avaient investi toute leur confiance les bafouent n'en faisant qu'à leur tête ; les résultats scolaires médiocres, leurs unions avec des Françaises les déçoivent et les effraient au plus haut point, même s'ils n'en laissent rien paraître. Aux fils bien-aimés, ils ne peuvent rien reprocher car ils les ont habitués à se croire maîtres de leur destin, alors ils se rabattent sur les filles qu'ils capturent dès la naissance tissant savamment un filet autour de leurs corps et âme, insufflant leur propre volonté, leurs propres désirs, sans penser le moindre instant à faire mal. (Kessas, 1990, 221s)

Elle ne supporte pas qu'on critique son frère :

Bien sûr, pour rien au monde elle (Fatima) n'aurait osé proférer ces paroles tout haut, même sa sœur Malika aurait été choquée car, malgré les coups vaches qu'il lui faisait, sa sœur ne supportait aucune critique, aucun reproche fait à son frère et remettait vertement à sa place la personne qui aurait osé. (Kessas, 1990, 90)

Et elle vénère son père bien que ce soit un alcoolique qui dépense le maigre revenu de la famille en buvant et perdant au tiercé et qui bat ses filles durement quand il sent l'honneur de la famille en danger :

Malgré tous ces petits défauts, Malika ne lui en voulait pas, au contraire, cela prouvait que son père était un être fragile, elle ne l'en aimait que plus et lui pardonnait d'avance ses prochaines incartades. (Kessas, 1990, 190)

Elle ne peut pas s'imaginer une vie loin de sa famille : « *Partir?... elle savait que même si elle en avait la possibilité, elle ne partirait pas. Comment vivre sans sa famille, sans ses frères et ses parents ?*[2] » (Kessas, 1990, 66)

Le roman est une analyse lucide de la situation de la jeune Franco-Maghrébine vivant dans une famille traditionnelle sans qu'il ne montre aucune possibilité d'issue à cette vie difficile (sauf le suicide – issue choisie par l'amie de Malika).

Soraya Nini : *Ils disent que je suis une beurette*, 1993

Le roman de Soraya Nini ressemble énormément à *Beur's Story* en ce qui concerne la constellation familiale des deux protagonistes. La narratrice Samia est aussi issue d'une famille très nombreuse. Elle a aussi deux frères aînés, l'aîné Yacine est le personnage négatif du roman, ses sœurs l'appellent le KGB parce qu'il les espionne, les bat et se substitue au père. Elles aiment bien le deuxième frère, Malik, plus libéral et plus gentil avec elles. Elles ont aussi un frère adolescent, Foued, qui les embête tout le temps. Il y a cinq filles, Amel, qui a six ans de plus que la narratrice, et quatre autres dont la narratrice qui sont nées à une année de différence l'une de l'autre. Samia a 12 ans au début du roman et 19 à la fin. Les filles ont une relation très tendre entre elles et s'entendent aussi très bien avec la mère même si celle-ci ne les comprend pas. Entre les frères et sœurs il y a la même distribution des tâches que dans l'autre roman : les filles sont obligées d'aider leur mère à la maison, les garçons ne font rien. Le père de cette famille ne travaille pas non plus depuis des années, il souffre de la tuberculose et est très souvent absent, en sanatorium ou en Algérie où il fait de longs séjours.

Amel travaille comme caissière, les autres filles vont aux collèges et lycées, mais Samia ne s'intéresse pas à l'école. Après l'école primaire, elle passe « *en sixième, mais la sixième des nuls. La classe spécialisée des cancrés.*[3] » (Nini, 1993, 21) Après deux ans, elle passe au LEP où elle doit préparer un CAP. Elle n'a aucune idée ce qu'elle veut faire dans la vie. Finalement elle se retrouve dans une classe qui prépare à un CAP de vendeuse. Pendant tout ce temps, les parents ne se sont pas rendu compte qu'elle n'allait pas à la même école que ses sœurs. Seulement quand elle veut laisser tomber l'école, sa mère – quoiqu'analphabète elle-même – intervient et lui dit qu'il faut qu'elle apprenne un métier. Samia va à l'école, mais ne fait aucun effort et échoue au bout de trois ans à l'examen qui doit la mener au CAP. La mère intervient encore une fois et la force à redoubler la dernière année et à repasser l'examen. La deuxième fois elle réussit à l'examen, mais n'a pas envie du tout de travailler comme vendeuse.

L'ambiance à la maison change quand quelqu'un voit Amel en présence d'un homme (français). Yacine la bat sévèrement, le père donne tout à fait raison à son fils quand il apprend ce qui s'est passé et lui ordonne de surveiller sa

sœur de près. Après quelques semaines Amel disparaît. Plus tard on apprend qu'elle vit avec son amant et qu'elle veut se marier avec lui. Depuis qu'Amel a attiré la honte sur la famille, ses sœurs sont beaucoup plus contrôlées, Yacine les surveille à la sortie de l'école, elles n'ont plus le droit de faire du sport après l'école. « *Il y a beaucoup trop de tristesse à la maison.*[4] » (Nini, 1993, 110) Pour pouvoir encore communiquer librement les sœurs inventent « *une troisième langue, un mélange d'anglais, de verlan et d'argot, la langue « S », dite «de sécurité» qui nous permet de rire et de nous retrouver comme avant.*[5] » (Nini, 1993, 111) Quand Samia rentre un soir tard à la maison et avec en plus un paquet de cigarettes dans son sac, Yacine la bat à coups de ceinture.

Je pleure, parce que je me rends compte que je viens de prendre la raclée que le KGB n'a pu donner à Amel quand elle est partie. Il s'est vengé sur moi, et je me demande combien de temps il faudra pour qu'il assouvisse sa vengeance. Dans ma colère et ma souffrance, je me jure qu'un jour ou l'autre, ce fameux chemin « interdit », je le prendrai, et seule de surcroît ! Plus jamais, même au prix d'une raclée comme celle que je viens de prendre, je ne baisserai la tête devant le KGB. Et un jour, il me le paiera... (Nini, 1993, 114)

Depuis cette expérience, le seul but de Samia est de quitter la cité et la maison familiale. Elle comprend que le lycée est sa « *seule porte de sortie et de liberté*[6] » (Nini, 1993, 118). Sa sœur Samira a passé le bac et commence ses études dans une ville voisine. Elle a donc réussi à se libérer. Les notes de Samia s'améliorent. Elle s'intéresse surtout au français et commence à lire et à écrire. Sa professeure de français lui propose de faire une formation d'animatrice. Elle réussit à obtenir la permission de faire un stage d'une semaine et en été elle part pour deux mois en colonie de vacances.

Samia a des amies, aussi des Françaises. Mais elle a l'impression qu'elle ne peut pas leur raconter combien elle a des limites dans sa vie : elle ne peut pas avoir un petit ami, elle ne peut pas sortir le soir, mais elle n'ose pas leur en parler.

Ils disent que je suis une beurette (1993) montre très clairement combien les chances de réussite d'un(e) adolescent(e) sont minimales dans une famille où les parents n'ont pas reçu eux-mêmes l'éducation scolaire suffisante pour pouvoir surveiller et suivre le parcours scolaire de leurs enfants (ceci est valable aussi pour des familles non-immigrées du même niveau d'éducation) et que la seule chance de sortir de ce cercle vicieux est justement la réussite scolaire.

Nora Hamdi : *Des poupées et des anges*, 2004

Des poupées et des anges (2004) n'est pas un récit autobiographique. C'est l'histoire de deux sœurs, Lya, 15 ans, la narratrice, et sa sœur aînée, *Chirine*, 17 ans, qui prend parfois aussi la parole. Elles ont une petite sœur, Inès. Le père n'est pas seulement le père traditionnel « normal » qui frappe ses enfants pour imposer ses principes d'honneur, mais un cogneur pathologique qui bat régulièrement sa femme en lui brisant crâne, os, etc. ou, comme on dit dans le roman, « *la tabasser jusqu'à ce que sang s'ensuive*[7] » (Hamdi, 2004, 31) et aussi ses filles, surtout Lya.

Il semblerait que les enfants sont de troisième génération, les parents étant peut-être eux-mêmes nés en France. C'est le père qui souffre d'un conflit identitaire, pas les filles. D'un côté il veut vivre la vie de l'homme traditionnel maghrébin, de l'autre il rêve de la vie des hommes français. Quand son ami français Jeannot vient le voir, il chasse les femmes de la maison, et les deux boivent du vin ensemble (« *Lui qui rebattait les oreilles de ma mère avec ses bons principes de ne pas faire entrer d'alcool dans la maison.*[8] » Hamdi, 2004, 139) et regardent des magazines pornographiques. C'est sa fille de quinze ans qui analyse lucidement le problème de son père et a même de la compréhension pour lui :

C'était donc ça son problème. Il aurait voulu être comme Jeannot, oublier un peu son déchainement moral, il enviait son indépendance, de sa liberté il en crevait. (...) Pourtant, Jeannot lui répétait qu'il avait de la chance d'avoir une femme si belle. Mais mon père s'en foutait, pour lui c'était dans l'ordre des choses. Depuis petit, sa vie était tracée. La tradition, la respectabilité, ça lui avait toujours pendu au nez. C'était facile de choisir la plus belle des promesses. Suffisait qu'après avoir expérimenté quelques filles impures, sa famille lui trouve la plus belle des vierges selon l'usage.

Au fond de lui, il n'a jamais osé dire que ça le bouffait par petits bouts de ne pouvoir vivre autre chose. Enchaîné à son orgueil. L'image de l'homme respecté lui collait à la peau. Cette façade, il était né avec. Et il aimait ça. Rassuré, il se sentait respecté en public. Dans sa tête, ça bataillait fort. Un sacré bordel. Entre la modernité dont il rêvait en secret et le respect des codes ancestraux auxquels il pensait appartenir. (...) Au fond mon père n'était pas mauvais, c'est sa frustration qui le rendait méchant. (Hamdi, 2004, 140s)

Les filles se sentent de toute façon françaises. Chirine, la belle de la famille, qui n'a pas l'aspect physique d'une Maghrébine, ne veut pas qu'on l'associe à ses origines. C'est seulement son nom qui la trahit, et elle n'apprécie pas du tout les remarques des Français:

- Chirine ? Quel joli nom, j'adore ces prénoms du Sud...

Chirine sourit pour couper court. Elle espère qu'il ne va pas en rajouter. Elle le voit venir, sait qu'il va lui dire qu'il adore le couscous, la danse du ventre, le tajine... Elle est fatiguée d'entendre toujours les mêmes répliques alors qu'elle est depuis deux générations en France, ne se permet pas de parler du pays du camembert, qui est aussi le sien, quand elle entend un prénom de souche française. (Hamdi, 2004,160)

Ce n'est pas seulement l'origine de la famille qui la dérange, mais la pauvreté qui est liée à son statut d'immigrée. Quand la famille quitte le bidonville et emménage dans une HLM, elle est consciente que cela ne change pas leur statut, mais qu'ils deviennent seulement « *une nouvelle catégorie de pauvre*[9] » (Hamdi 2004,127).

D'accord, nous étions maintenant dans une HLM, d'accord on avait maintenant plusieurs pièces, de l'eau chaude, une douche, des toilettes. D'accord, c'était beaucoup pour nous, mais tout de suite j'ai vu la tonne de voisins bien proches. Dans nos murs en papier, ils veilleraient à ce qu'on soit bien comme eux, ce lieu était fait pour ça. (Hamdi, 2004,128)

Elle veut tout faire pour sortir de la pauvreté de sa famille. Pour réaliser ce but, elle veut devenir mannequin. Elle commence une relation amoureuse avec Alex, soi-disant « agent ». Elle a des rapports sexuels avec lui aussi bien qu'avec d'autres hommes si, d'après Alex, c'est utile pour sa carrière. Elle se lie avec Simon, propriétaire d'une marque de parfums, beaucoup plus âgé qu'elle, qui l'épouse à la fin. Toutes les relations sexuelles ainsi que le mariage avec Simon sont seulement des moyens pour sortir de son milieu, ce qu'elle réussit à faire.

Lya est très différente de sa sœur : elle a le type physique de la Maghrébine, et elle a des problèmes avec son rôle de femme. Ceci est sans doute dû au fait qu'elle ne veut pas vivre une vie comme sa mère. Elle a fait du taekwondo, ce que son père lui interdit : « *Depuis quand c'est le rôle d'une femme de se battre ?*[10] » (Hamdi, 2004, 17)

Elle critique la fausse liberté sexuelle de beaucoup de Françaises (et de sa sœur aussi) qui a comme seul but de trouver un homme pour les entretenir :

(...) qu'est-ce que j'avais envie d'aller avec toutes ces filles que je pourrais pas respecter, tous ces squelettes aux seins gonflés, aux bouches enflées, qui ne font qu'entretenir cette liberté sexuelle, faussement choisie, faussement voulue, faussement naturelle. N'ont même pas le mérite d'être de vraies prostituées, mais des fausses putes pour satisfaire de faux mecs. Une espèce en voie de développement. Elles n'attendent que de trouver un bourin qui va les entretenir toute leur vie comme des poules. (Hamdi, 2004 , 149)

Mais ce n'est pas la critique de la liberté sexuelle venant d'une Maghrébine traditionnelle. Quand Lya rencontre Mikaël, elle commence avec lui une relation amoureuse et aussi sexuelle. Et Mikaël n'est même pas le premier avec qui elle fait l'amour. Elle a tout fait pour perdre sa virginité le plus tôt possible :

Je me rappelle que depuis l'anniversaire de mes douze ans, l'idée, l'envie de lâcher mon pucelage m'a longtemps travaillée. Me débarrasser de ma virginité est devenu une obsession. C'était sûrement dû au jour où j'ai entendu que je détenais un trésor. On m'avait dit que dans mon corps, il y avait un mystérieux cadeau à préserver, une chose précieuse que les garçons voudraient me voler. Un vrai traumatisme pour moi. Terrorisée par ce qu'on m'annonçait, j'étais vraiment malade de détenir une telle valeur. Sans attendre, je cherchais déjà le moyen de me faire cambrioler, le moyen de relâcher la pression. (Hamdi, 2004, 105s)

Au cours du roman, le père a un accident de travail qui le paralyse. Mais ce n'est pas à cause de cet accident qu'il a

perdu son autorité paternelle. Malgré toute sa violence il n'a pas réussi à ancrer chez ses filles un seul des principes de la société maghrébine traditionnelle.

Ces filles de la troisième génération ne souffrent plus d'une identité hybride. Elles ont des problèmes dus à la pauvreté de la famille, à la violence du père, problèmes qu'une jeune Française de souche aurait de la même façon. Beaucoup des problèmes des jeunes filles dans tous ces romans sont dus à la situation économique et sociale des familles et non pas à leurs origines immigrées. Il y a beaucoup de parallèles entre notre corpus et *Les petits enfants du siècle* de Christiane Rochefort par exemple (voir entre autres Fritz-Ababneh, 2003).

Nous avons décidé de parler de *Journal "Nationalité : immigré(e)"* et de *Pieds-blancs* ensemble et en dernier même si *Journal "Nationalité : immigré(e)"* est le premier roman paru de notre corpus et *Pieds-blancs* le dernier. Mais ces deux romans se distinguent des autres du corpus parce que les deux narratrices ont un regard politisé sur leur vie privée et la vie du pays. Par ailleurs, les deux romans thématisent un voyage au pays d'origine.

Sakinna Boukhedenna : *Journal "Nationalité : immigré(e)"* (1987)

(Voir aussi Farhoud (2008), sur *Journal "Nationalité : immigré(e)"* (1987), surtout 108 - 126)

Dans *Journal "Nationalité : immigré(e)"* (1987) on apprend très peu sur la famille de la narratrice. Celle-ci est un autre type de jeune « beurette » que Malika de *Beur's Story*. C'est la jeune délinquante qui fait des problèmes à l'école, rackette les élèves qui l'insultent, fume, boit, prend des drogues, fait des fugues, mais s'intéresse par exemple à la mort des prisonniers de la Bande à Baader en Allemagne (Boukhedenna, 1987, 20). Son père essaie d'élever ses filles de façon traditionnelle, mais apparemment avec peu de succès.

Quand nous sommes rentrées à Mulhouse, les quatre sœurs, à la maison [après un festival rock à Colmar], ce fut la cognie. A cette époque, notre père était très sévère. Nous sommes des femmes arabes algériennes. Nous devons donc nous plier au système du père. Il ne voulait pas qu'on sorte. Mais, nous, nous nous sommes révoltées contre toutes ces traditions que nous devons subir. Plus on se faisait tabasser et plus on sortait. Nous étions très solidaires pour cela. C'était une lutte très dure à mener. Nous n'avions pas de choix. Ou c'était l'école, le ménage, la vaisselle, maison, et pas de coups, pas de problèmes, ou bien c'était l'opposé. (Boukhedenna, 1987, 12s)

Elle est dans un CET, provoque les professeurs par sa tenue et son comportement et est finalement renvoyée de l'école. Elle cherche avec ses copines un autre CET, où elle ne se comporte pas mieux. Elle termine l'école avec un CAP, avec lequel elle devrait trouver un travail d'employée de bureau. Mais en réalité l'ANPE ne lui propose que des places de femme de ménage. Finalement on lui paie un stage d'aide-cuisinière. Elle déménage toute seule de Mulhouse à Dijon apparemment sans que personne de la famille n'essaie de l'en empêcher.

Quand elle rend visite à sa famille quelques mois plus tard, toute la partie féminine de la famille (sa mère incluse) s'est révoltée contre l'oppression masculine et veut mener une vie libérée :

(...) elle (ma mère) veut faire ce qu'elle désire, comme nous, femmes arabes de la nouvelle génération. Elle ne veut pas être la vieille nonne qui doit se taire et exécuter. Elle se sent jeune, elle veut vivre ce qu'elle n'a pas pu vivre avant. Elle essaie de s'instruire, de se cultiver par elle-même. La maison est révoltée, il y a six femmes qui condamnent l'oppression masculine. (Boukhedenna, 1987,51)

On ne sait pas où est le père dans tout cela. Est-ce qu'il est mort ? A-t-il quitté la famille ? S'est-il résigné ? On ne le mentionne pas. Après cette visite, toute la famille disparaît du roman. La narratrice vit seule à Dijon.

Après le stage c'est le chômage. La narratrice vit de l'aide sociale. Elle fait une dépression. Elle a des amis, mais a l'impression que tout le monde la rejette ou essaie de l'exploiter après un certain temps. Elle se sent rejetée par la société française. A la longue, elle déteste plus les gens de gauche que les racistes affirmés : la prof qui lui fait faire le ménage pour vingt francs l'après-midi, la photo de Karl Marx au mur (Boukhedenna, 1987, 22), les « *intellectuels véreux de gauche (...)* (qui) se masturbent entre eux sur les causes de gauche et pourtant, ils ne sont pas sincères. (...) Chez eux, la Portugaise ou l'Arabe fait le ménage. Ils lui font des sourires, lui donnent les habits qu'ils ne veulent plus

mettre. Le pire, c'est qu'ils croient être de gauche en faisant du sentimentalisme orientaliste.[11] » (Boukhedenna, 1987, 60), les intellectuels de gauche qui n'ont jamais connu l'usine, mais qui veulent mener le mouvement syndicaliste :

L'ouvrière comme moi qui essaie de comprendre, vous lui souriez à la gueule en lui faisant comprendre que « t'as pas la parole, faudrait plus lire, bon t'as un vécu, mais t'as pas un titre, donc ouvrière, syndique-toi mais marche derrière, écoute-nous, nous, nous avons vu les universités, nous savons la dialectique et nous comprenons le mouvement ouvrier, toi ?... » (Boukhedenna, 1987, 70)

Rejetée par la société française, elle essaie de retrouver sa culture d'origine. Elle prend des cours d'arabe, l'arabe qu'elle ne parle pas du tout. Elle veut vivre son arabité et en même temps son statut de femme libérée. Mais elle se rend compte de plus en plus que c'est impossible. Pour les Arabes qu'elle rencontre, une femme arabe libérée n'est plus arabe.

Au Maghreb, les hommes sont favorables à l'humiliation de la femme, surtout quand elle essaie de se libérer. En France c'est kif-kif, une femme libérée n'est plus une femme arabe, elle devient soi-disant occidentale. (Boukhedenna, 1987, 53s)

Ils n'acceptent pas chez une Arabe ce qu'ils acceptent chez une Française.

Les Françaises, ils les respectent. Elles, elles sont baisables, oh ! quel respect. La fille immigrée, ils la méprisent car elles rappellent leurs sœurs d'origine, qu'ils ne voudraient pas voir comme ça, c'est-à-dire qui fume, sort, fait l'amour avec une gueule de chez eux. (Boukhedenna, 1987, 72)

Pour l'homme arabe, la femme arabe est ou une mère ou une sœur ou « une pute » (Boukhedenna, 1987, 53). La narratrice veut retrouver les racines arabes sans les tendances misogynes et traditionnelles de ses compatriotes :

Je cherche des vraies racines, pas celles que me proposent les Arabes. Ils veulent que je prouve mon arabité en me cloîtrant. Jamais. Je cherche la vraie culture arabe qu'eux-mêmes ne connaissent pas. Je ne veux pas respecter l'honneur du père, ni du frère. Je suis Arabe. (Boukhedenna, 1987, 71)

Elle décide d'aller en Algérie pour y retrouver ses racines. Étonnamment elle ne semble avoir aucun lien avec les familles de ses parents à qui elle pourrait rendre visite. Elle va toute seule et a uniquement des contacts avec des gens qu'elle rencontre par hasard. Ce voyage est un échec complet. Déjà à l'aéroport, on ne la traite pas comme une Algérienne, ni comme une Française, mais comme une « immigrée ». En Algérie, elle a constamment des problèmes : pour les gens, une immigrée qui n'est pas accueillie par sa famille n'est rien d'autre qu'une prostituée.

Finalement elle se résigne, comprend qu'elle ne va jamais être acceptée, ni par les Français ni par les Algériens, qu'elle forme une nationalité à part : "Nationalité : immigré(e)", et décide de retourner en France parce que là elle peut au moins vivre librement :

Algérie-France, j'ai compris que les deux pays ne veulent plus de nous. Alors j'ai pris l'avion pour la France. La France est raciste, mais en France je peux vivre seule sans mari, sans père, mère, et la police ne m'épie pas tous les jours. Je peux crier, « non » au racisme, « non » à l'exploitation de la femme, je me sens un peu plus libre que sur ma terre. (Boukhedenna, 1987, 100s)

Le roman exemplifie très bien la définition de Laronde que les beurs sont « et Français et Magrébins » ou bien « ni Français, ni Magrébins ». Laronde (1993), 21 (cité d'après Mielusel, 2013, 61s. Voir aussi Ledoux-Beaugrand, 2005).

Journal "Nationalité : immigré(e)" (1987) nous paraît le plus pessimiste des ouvrages du corpus. On a l'impression qu'il n'y a aucune possibilité de félicité pour la protagoniste. Dans les autres ouvrages, malgré toute l'oppression masculine, il y a au moins l'affection que la famille offre.

Houda Rouane : *Pieds-blancs* (2006)

La narratrice de *Pieds-blancs*, Norah Rabhan, 25 ans, a terminé des études universitaires et travaille comme surveillante dans un collège classé ZEP (zone d'éducation prioritaire). Elle raconte un peu plus qu'une année de sa vie. Elle décrit d'une manière détaillée la situation dans son collège.

Norah est un type différent des autres protagonistes. C'est une jeune femme très sûre d'elle-même, convaincue par le système républicain français et se sentant en faire partie :

La loi sur la laïcité, y a pas que le Bossu de Notre-Dame et ses potes qui l'ont votée, y a des gens bien aussi. D'accord, c'est évident que la communauté musulmane est visée la première. OK, c'est pas juste mais c'est pas inutile non plus... Il faut pas oublier que l'école pour les filles, c'est le meilleur moyen d'exister, d'avoir des couilles aux yeux de leurs pères et de leurs frères même si beaucoup prétendent toujours le contraire. Ça vaut bien de plier un bout de tissu au fond de son cartable quelques heures dans une journée. Après tout, ils ont pas brûlé nos mosquées ou interdit la pratique de notre culte... Ceux qui auraient bien voulu, ils ont pas pu parce que c'est écrit dans la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen et que ça, c'est le genre de truc qui rend super-fier d'être né ici. (Rouane, 2006, 65s)

En même temps elle est bien ancrée dans son identité de maghrébine et musulmane : « *Moi, j'ai toujours su d'où je venais. Montceau-les-Mines et le bled, ça fait de moi une Bourguignoule*[12] » (Rouane, 2006, 230).

Cette assurance est due en partie à son âge et à son niveau académique. Très important est aussi le rôle de la famille. La mère de Norah n'est pas analphabète, mais a passé son bac à l'école française au Maroc. Les parents forment un couple très uni, ils s'entendent bien entre eux et avec leurs enfants. Norah les appelle M&M (Momo=Mohammed et Malika). Ils vont régulièrement au Maroc, les enfants parlent bien l'arabe. Néanmoins les parents n'ont pas empêché les enfants de participer aux coutumes de la communauté française :

Il y a aussi les gosses de la ZUP qui fêtent pas Noël. Ils sont musulmans. Pour eux, les vacances c'est chouette jusqu'au jour du réveillon. Ce jour-là, c'est une occasion de plus de pas se sentir comme les autres et là, c'est très triste parce qu'ils font pas la fête comme tout le monde et il y a pas de cadeaux non plus. A la maison, les M&M's nous ont toujours fêté Noël avec un palmier de Noël chargé de boules et de guirlandes, mais pas d'ange sur le dessus ni de crèche quelque part. C'était important pour eux de pas priver leurs enfants. Mais ils nous ont expliqué depuis qu'on est tout petits que les Musulmans, ils croient en Jésus, mais ils l'appellent Yssa. Le truc qui change, c'est qu'ils croient pas une seconde qu'il soit le fils de Dieu. (Rouane, 2006, 127)

Nora est fiancée avec le « Grand Turc », avec qui elle se marie au cours du roman. Elle mange *hallal* et jeûne pendant le ramadan. Au cours des vacances d'hiver elle fait un voyage au Maroc où elle se sent émotionnellement en sécurité auprès de sa famille d'origine.

Nora est plus que sûre d'elle-même : c'est toujours elle qui sait comment il faut traiter les enfants, les immigrés et les Français. Au Maroc, elle sait comment mettre un cousin frère musulman sur la bonne voie. Elle commente aussi les événements politiques de cette année-là et a sur tout une opinion très affirmée.

Elle est bien dans sa peau en tant qu'Arabe et en tant que Française :

Que j'arrive par les airs ou la mer, j'ai toujours eu une impression étrange en débarquant au bled comme si une grande aventure allait commencer... Au retour, en France, c'est pas pareil, je retrouve toujours l'impression d'être enfin en sécurité comme si je rentrais à la maison, même si ce sentiment, beaucoup m'ont appris à en avoir honte... (Rouane, 2006, 173)

A part sa peau basanée, son identité islamo-maghrébine, elle se sent aussi française que les Français de souche :

(...) le cous' Dalil, je lui ai répondu qu'il suffisait pas de se faire naturaliser pour être français, parce que nous on conteste, on dit non, on est de mauvaise foi souvent, on est tout ce qu'un Français de souche est... Malgré tout. On a l'habitude de rien respecter sans y avoir réfléchi avant et dans le fond le sens de la France, on l'a puisqu'on a l'esprit critique. (Rouane, 2006, 272s)

Quand elle va voter avec son frère Yssa lors du référendum français sur le traité établissant une constitution pour l'Europe, elle se moque de l'attitude des gens devant des immigrés qui votent (pour elle c'est tout à fait normal de voter comme n'importe quel Français) :

Ce qui me fait bisquer, c'est l'attitude des gens. Comment, ils ont le droit de vote ? Mais où va la France ? Les

petites vieilles du quartier tiennent bien serré contre elles leurs sacs à main juste au cas où l'Arabe qui sommeille en Yssa et en moi se réveillerait. Les gens à l'intérieur du bureau de vote, quand ils nous voient débarquer tous les deux, nous sourient, ça leur fait plaisir de voir des petits Arabes qui votent. (Rouane, 2006, 272s)

On ne peut pas nier que Norah Rabhan est un exemple très réussi d'identité hybride (le terme « hybride » d'après la terminologie de Bhabha, 1994).

Entre *Journal "Nationalité : immigré(e)"* et *Pieds blancs* on sent bien les 19 années d'écart entre les publications : Au début du XXI^e siècle la réislamisation des jeunes musulmans dans leurs pays d'origine aussi bien qu'en Europe est beaucoup plus avancée qu'avant. Norah choque sa famille en choisissant un jeune Turc au lieu d'un Maghrébin, mais elle n'a pas l'idée de chercher parmi les Français de souche. Et elle trouve que c'est normal de pratiquer sa religion tout en se considérant comme une femme libérée. De cette façon elle réussit à trouver un équilibre entre sa religion, la chaleur familiale et les valeurs de la République française.

Conclusion

Les jeunes Franco-Maghrébines protagonistes de notre corpus ne forment pas un groupe homogène, mais mènent des vies très différentes selon leur milieu familial – parents cultivés ou non, traditionalistes ou non, pratiquants ou non, pères violents ou non, selon leur niveau académique et selon leur lien plus ou moins fort avec la tradition et la langue d'origine.

Il y a les protagonistes de *Beur's Story* (1990) et *Ils disent que je suis une beurette* (1993) qui souffrent de l'oppression familiale et surtout de leurs frères violents, les jeunes filles qui échouent dans le système scolaire français, qui quittent l'école avec un CAP pour aboutir probablement au chômage (*Ils disent que je suis une beurette* 1993, *Journal "Nationalité : immigré(e)"* 1987), les jeunes filles plus travailleuses que leurs frères qui passent le bac et rêvent de ou réalisent des études universitaires (*Beur's Story*, 1990, *Pieds-blancs*, 2006), les jeunes intégrées dans leur culture et langue d'origine (*Beur's Story*, 1990, *Pieds-blancs*, 2006) et celles qui ont perdu tous les liens avec leurs origines (*Journal "Nationalité : immigré(e)"*, 1987, *Des poupées et des anges*, 2004), celles qui souffrent de leur manque d'identité (*Journal "Nationalité : immigré(e)"*, 1987), celles qui veulent nier leur identité d'origine (*Des poupées et des anges*, 2004) et celles qui ont trouvé un équilibre entre leurs deux identités (*Pieds-blancs*, 2006).

Nous voulions présenter les cinq ouvrages de notre corpus comme différentes facettes de la vie de jeunes Franco-Maghrébines.

RÉFÉRENCES

- Amellal, K. 2014. « Ecrivain français d'origine maghrébine dans la décennie 2000 : une littérature du décentrement. » Communication au colloque "Langues et identités des écrivains méditerranéens francophones de la diaspora, CRASC, Oran, 16-17 décembre. www.limag.refer.org/new/index.php?inc=dspart&art=ooo36722 (consulté le 5 septembre 2016)
- Bhabha, H. K. 1994. *The Location of Culture*, Routledge, London
- Boukhedenna, S. 1987. *Journal "Nationalité : immigré(e)"*, L'Harmattan, Paris
- Cello, S. 2011. "Au-delà du roman beur : la littérature de banlieue". *Quaderni di Palazzo Serra*, 21. Dipartimento di Scienze della Comunicazione Linguistica e Culturale DI.S.C.L.I.C, Università degli Studi di Genova. www.academia.edu/au-delà_du_roman_beur_la_littérature_de_banlieue (Consulté le 26 septembre 2016)
- Charef, M. 1983. *Le thé au harem d'Archy Ahmed*, Mercure de France, Paris
- Delbart, A.-R. 2010. "Littératures de l'immigration : un pas vers l'interculturalité?". *Carnets*, Littératures nationales : suite ou fin – résistances, mutations & lignes de fuites, n° spécial printemps/été : 99-110. <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/11827.pdf> (Consulté le 7 mars 2019)
- Farhoud, S. 2008. *Interventions autobiographiques au Maghreb : l'écriture comme moment de transmissions des voix de femmes*, Thèse Université de Montréal. https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/6645/Farhoud_Samira_2009_these.pdf?sequence=1&isAll

- owed=y (Consulté le 7 mars 2019)
- Fritz-Ababneh, D. 2003. « Intertextualité et message féminin : *Les Petits Enfants du Siècle* de Christiane Rochefort ». *Dirasat, Human and Social Sciences*, 30.3 : 619-627
- Guénif-Souilamas, N. 2006. "The Other French Exception. Virtuous Racism and the War of the Sexes in Postcolonial France". *French Politics, Culture & Society*, 24.3 (Winter) : 23-41
- Hamdi, N. 2004. *Des poupées et des anges*. Edition utilisée : Vauvert : Editions Au diable vauvert, 2015.
- Hargreaves, A. G. 2014. « De la littérature "beur" à la littérature de "banlieue" : des écrivains en quête de reconnaissance ». In : *Africultures, La Marche en héritage. L'héritage culturel de la Marche pour l'égalité et contre le racisme (1983-2013)*: 144-149.
- Kessas, F. 1990. *Beur's Story*, L'Harmattan, Paris
- Laronde, M. 1993. *Autour du roman beur. Immigration et identité*, L'Harmattan, Paris
- Laronde, M. 2008. *Postcolonialiser la Haute Culture à l'Ecole de la République*, L'Harmattan, Paris
- Ledoux-Beaugrand, E. 2005. « N'être rien : ni Françaises, ni Maghrébines. Stratégies de déplacement et de départenance dans la littérature des femmes beures ». *Initiales/Initials*, 20. : 47-69.
<https://ojs.library.dal.ca/initiales/article/viewFile/5165/4669> (Consulté le 7 mars 2019)
- Mcilvanney, S. 2002. "The articulation of *beur* female identity in the works of Farida Belghoul, Ferrudja Kessas and Soraya Nini". In: Gill Rye, Michael Worton : *Women's Writing in Contemporary France: New Writers, New Literatures in the 1990s*. Manchester University Press, Manchester, 130-141
https://books.google.jo/books?id=yycUA2rhqqsC&pg=PA130&lpg=PA130&dq=Siobhan+Mcilvanney,+The+articulation+of+beur+female+identity+in+the+works+of+Belghoul,+Kessas+and+Nini&source=bl&ots=2XrbZFeA_u&sig=wjc7AbL8lYq39DIcnad5onRxsr0&hl=de&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=Siobhan%20Mcilvanney%20The%20articulation%20of%20beur%20female%20identity%20in%20the%20works%20of%20Belghoul%20Kessas%20and%20Nini&f=false (Consulté le 7 mars 2019)
- Mielusel, R. 2013. « La place des groupes micro-identitaires en France. Le cas des générations issues de l'immigration ». *Les Cahiers du GRELCEF*. No 4. *La problématique micro-identitaire dans les écritures et expressions francophones*. Mai : 59-77. http://www.uwo.ca/french/grelcef/2013-4/cgrelcef_04_text06_mielusel.pdf (Consulté le 7 mars 2019)
- Nini, S.1993. *Ils disent que je suis une beurette*, Fixot, Paris
- Olsson, K. 2011. *Le discours beur comme positionnement littéraire. Romans et textes autobiographiques français (2005-2006) d'auteurs issus de l'immigration maghrébine*, thèse Université de Stockholm, Forskningsrapporter/Cahiers de la recherche 46. <https://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:454828/FULLTEXT01.pdf> (Consulté le 8 mars 2019)
- Redouane, N. 2014. "De « beurette » à Franco-Maghrébine : l'affirmation d'une nouvelle expression identitaire". In : Najib Redouane/Yvette Benayoun-Szmidt : *Les Franco-Maghrébines Autres voix/Ecritures autres*, L'Harmattan, Paris, 11 -45 <http://www.youscribe.com/catalogue/tous/litterature/les-franco-maghrébines-2518077> (Consulté le 7 octobre 2016)
- Ríos Martínez, J. F. 2015. *Identité linguistique et culturelle dans le roman franco-maghrébin*. Thèse Universitat Autònoma de Barcelona.
<http://www.tdx.cat/bitstream/handle/10803/308337/jfrm1de1.pdf;jsessionid=7A08221E121A65E1E04498DE8E5CC0AF?sequence=1> (Consulté le 7 mars 2019)
- Rochefort, C. 1961. *Les Petits Enfants du Siècle*, Editions Barnard Grasset, Paris
- Rouane, H. 2006. *Pieds-blancs*, Editions Philippe Rey, Paris

Young Franco-Maghreb Women between their family and French Society

Dorothee Fritz-Ababneh *

ABSTRACT

The present article analyzes five novels of young female French-Maghreb authors published between 1987 and 2006: *Journal "Nationalité : immigré(e)"* (1987) by Sakinna Boukhedenna, *Beur's Story* (1990) by Ferrudja Kessas, *Ils disent que je suis une beurette* (1993) by Soraya Nini, *Des poupées et des anges* (2004) by Nora Hamdi and *Pieds-blancs* (2006) by Houda Rouane. The analysis focuses on the identity problems of the young female protagonists torn between their family of Maghrebi origin and French society. The different novels present very different situations: young girls still very dependent on the traditional family, others released from their family, but finding no roots neither in French society nor in Arab culture, others with a true hybrid identity: as well rooted in their culture of origin as in the French republican society.

Keywords: French-Maghreb female novel, beurette, Sakinna Boukhedenna, Ferrudja Kessas, Soraya Nini, Nora Hamdi, Houda Rouane .

* Department of French, The University of Jordan.

Received on 8/3/2019 and Accepted for Publication on 9/9/2019.